

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFRÖY, et M^{lre}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service journalier).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir,	Omnibus.
4 — 10 — —	Express.
2 — 58 — matin,	Express-Poste.
10 — 23 — —	Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.
--------------------------	----------

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin,	Express.
11 — 50 — —	Omnibus.
6 — 36 — soir,	Omnibus.
8 — 58 — —	Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.
---------------------------	----------

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

On lit dans le *Moniteur* :

Les plénipotentiaires appelés à prendre part aux négociations qui vont s'ouvrir à Paris sont :

Pour la France : M. le comte Colonna Walewski, ministre des affaires étrangères de l'Empereur, et M. le baron de Bourqueney, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Vienne.

Pour l'Autriche : M. le comte de Buol Schauenstein, ministre des affaires étrangères de l'empereur d'Autriche, et M. le baron de Hubner, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris.

Pour la Grande-Bretagne : M. le comte de Clarendon, principal secrétaire d'Etat de Sa Majesté Britannique au département des affaires étrangères, et lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Pour la Russie : M. le comte Orloff, membre du conseil de l'empire et aide-de-camp général de l'empereur de Russie, et M. le baron de Brunow, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près de la Confédération germanique.

Pour la Sardaigne : M. le chevalier Massino d'Azeglio, sénateur du royaume de Sardaigne.

Pour la Turquie : Aali-Pacha, grand-visir de S. M. le Sultan, et Mehmed-Djemil-Bey, son ambassadeur à Paris.

On a répété à satiété, mais toujours avec raison, que la Prusse était la patrie de prédilection du nonsens politique et de l'équivoque. Des exemples constatant ce triste privilège de la seconde puissance de la Confédération germanique sont restés dans toutes les mémoires. En voici cependant un dernier qu'on peut hautement signaler, comme étant digne de figurer à côté des meilleurs. Nous avons dit que le premier ministre du roi de Saxe, M. de Beust, avait vainement essayé de faire adopter par la Prusse le projet manifesté par l'Autriche de saisir la Diète de Francfort des propositions déjà acceptées par la chancellerie russe. Nous en avons naturellement conclu que le représentant du roi Frédéric-Guillaume, à Francfort, serait chargé de combattre à outrance la présentation de ces mêmes

propositions. Eh bien ! c'était précisément le contraire qu'il fallait dire. On nous écrit, en effet, de Berlin, du 2 février, que « si la Prusse et l'Autriche n'ont pu se mettre d'accord jusqu'ici, sur une proposition à soumettre en commun à la Diète, concernant l'adhésion aux conditions de paix, et que si l'Autriche soumettra seule, à la Diète, jeudi prochain, une proposition à ce sujet, cette proposition sera néanmoins appuyée par la Prusse. »

Ce n'est pas tout : divers journaux allemands prétendent qu'après avoir accompli ce véritable tour de force, la Prusse ne s'arrêtera pas là. Suivant la Prusse, il faudrait que les parties contractantes du traité de décembre se fussent entendues d'abord sur leurs propositions particulières comparées aux propositions autrichiennes, avant qu'on pût demander à la Confédération germanique, ou à quelqu'un de ses membres de préciser sa position vis-à-vis de ces propositions. De telle sorte, qu'après avoir successivement repoussé, puis appuyé les propositions, elle finira, enfin, par les ajourner à l'aide d'une misérable question préjudicielle.

Toutefois, ces échappatoires ne serviront à rien ; et si la Prusse y persiste, elle en sera, à coup-sûr, pour sa courte honte. Les puissances alliées, d'accord avec l'Autriche, donneront au futur traité toute l'extention que l'intérêt et la sécurité européenne exigent. Si nous en croyons des correspondances du nord de l'Allemagne, la question turque n'y sera pas seule vidée ; elles nous disent que : « plus on approche des conférences de paix, plus la question suédoise prend de l'importance, et un bruit qui a été mentionné déjà, prend plus de consistance, savoir, que l'Angleterre veut que dans le futur traité de paix, on régularise aussi la frontière russo-suédoise. » Il est possible, en effet, qu'on garantisse l'intégrité de la Suède dans la forme où elle l'a été dernièrement par la France et l'Angleterre et que le traité de novembre soit inséré dans le traité européen qui va être conclu à Paris. — Havas.

On assure qu'une dépêche télégraphique privée annonce que le comte Orloff et le baron de Brunow

sont partis de Saint-Petersbourg pour Paris.

Nous apprenons en même temps que l'hôtel Cooper, avenue des Champs-Élysées, vient d'être loué par le comte de Clarendon, qui arrive avec une suite des plus brillantes. — L. Boniface.

(Constitutionnel.)

La nouvelle *Gazette de Prusse* annonce comme probable, qu'après la paix, l'Empereur de Russie se fera couronner à Moscou.

On lit dans l'*Abeillé du Nord* du 20 janvier :

« Un arc-en-ciel de paix a paru à l'horizon, et cet arc-en-ciel a été salué par tous les amis de la civilisation, par tous ceux qui désirent la prospérité de toutes les branches de l'industrie.

» Dans ces deux années de guerre avec quatre puissances, le peuple russe a fait preuve, d'une manière absolue, de son grand et noble caractère ; aussi a-t-il dû s'attirer le respect de ses ennemis.

» En ce qui touche la France, on peut affirmer positivement que la nation française aime et estime les Russes, admire leur courage et leur abnégation, et leur témoigne à chaque occasion sa sympathie, aussi bien dans la courte trêve en Crimée que lors du passage des prisonniers russes à travers la France. Les prisonniers français, de leur côté, sont traités par les Russes en véritables frères.

» Que Dieu nous donne la paix ! Mais si elle ne se fait pas, la Russie dispose toujours de moyens suffisants de résistance pour repousser énergiquement ses ennemis. Nous espérons, en tous cas, que les fabriques et les manufactures russes vont prendre un nouvel essor avec le rétablissement de la paix, ce qui émancipera complètement le commerce russe des étrangers.

» Toute puissance forte, même pendant la paix, doit être constamment prête à la guerre. La Russie, désire la paix, mais elle ne craint pas la guerre. »

Nous trouvons le passage suivant dans une lettre adressée de Munich, le 2 février, au *Moniteur* : « Aujourd'hui, que la paix semble assurée, l'on voit se dessiner plus franchement et plus distinctement les sympathies de l'Allemagne pour la cause

FEUILLETON

UN HÉRITAGE

(Suite.)

— Il y a des gens qui ont de la chance, disait un vieux musicien, professeur de violon, qui depuis vingt ans courait le cachet. Ces Muller ont toujours été pour nous de bons, d'excellents camarades, et je suis charmé, pour ma part, du bonheur qui vient de leur arriver ; seulement, comprend-on qu'une telle fortune tombe en de pareilles mains ? Entre nous, entre gens du métier, qu'est-ce que Muller, je vous prie ? — Un petit croque-note, un homme sans talent, reprenait un ami à qui Muller avait plus d'une fois ouvert sa bourse. Au fond, c'est un assez bon diable ; mais il est heureux pour lui que le hasard soit venu à son aide, car, à coup sûr, son génie ne l'eût jamais enrichi. — Avez-vous vu, reprit une femme qui n'était plus jeune et qui n'avait jamais été belle, le ton de princesse que se donnait cette petite Édith ? La fortune leur est venue ce matin, et déjà ce soir ils font les grands seigneurs. Si ce n'est pas une pitié ! — Quel luxe insolent ! disait un convive qui s'était distingué entre tous par sa soif et sa glotonnerie. Les mets les plus fins, les vins les plus exquis, des vins de France et d'Espagne ! Déjà ils ne se refusent plus rien. Ne dirait-on pas qu'ils veulent se venger d'avoir mangé de la choucroute et bu de la bière toute leur vie ? —

Bientôt, sans doute, ajoutait un cinquième interlocuteur, ils se promèneront en carrosse, ils nous éblouiront. — Le mérite à pied, la sottise en voiture, ainsi va le monde, répliquait le vieux musicien.

Ainsi causant, ces amis tendres et dévoués regagnèrent leur gîte ; en se mettant au lit, ils avaient dit tant de mal de Muller, qu'ils étaient presque consolés de son bonheur. Restés seuls avec Spiegel, Muller et Édith, qui n'étaient pas pressés de dormir, s'entretenaient avec délices, sans se préoccuper de l'heure avancée. Ils mélaient Spiegel à tous leurs projets ; il n'entraît pas dans leur pensée qu'il pût songer à ne pas les suivre. Spiegel les laissait parler et les écoutait en silence. Édith et Muller ne se lassaient pas de rappeler les détails les plus minutieux, les circonstances les plus insignifiantes de la visite du comte Sigismond, car il n'était plus permis d'en douter, le testateur généreux qui avait choisi Muller pour légataire universel n'était, ne pouvait être que le mystérieux visiteur. — Qui jamais eût deviné, disait Édith, que cet air tyrolien appris dans nos montagnes, cet air si simple et si naïf que je chantais pour te distraire, nous vaudrait un jour l'opulence ? Qui nous eût dit, ajoutait Muller comme se parlant à lui-même, qu'une sonate composée pour mes élèves et qu'il paraissait avoir écoutée avec tant d'indifférence, nous vaudrait de sa part un si riche présent ? Et moi qui l'accusais d'ignorance ! moi qui le soupçonnais de ne rien entendre à

mon art ! C'était un homme de goût, c'était un profond connaisseur. — Mais, mon ami, reprit Édith, quand il est entré, tu ne jouais pas ta sonate, et je chantais l'air tyrolien. — Ne vas-tu pas croire, répliqua vivement Muller, qu'une chanson tyrolienne ait suffi pour décider le comte Sigismond à nous laisser le château et le domaine d'Hildesheim ? — Et pourquoi, poursuivait Édith, ne le croirais-je pas ? ne l'ai-je pas vu ému, attendri jusqu'aux larmes pendant que je chantais ? — Allons, reprit Muller, un domaine, un château pour une chanson tyrolienne ! tu n'as pas perdu ta soirée. Sans doute ta chanson n'a fait que la moitié du prodige, le son de ta voix aura fait le reste. N'oublie pas pourtant que le testament du comte Sigismond s'explique assez clairement à mon égard. C'est pour me donner du loisir, c'est pour me permettre de me livrer en toute liberté à mes inspirations que le comte me lègue la fortune de ses ancêtres. — A ton tour, répondit Édith, tu oublies, mon ami, qu'il te prescrit, par une disposition expresse, de graver sur son tombeau l'air que je chantais quand il est entré chez nous. — Rappelle-toi son attitude tandis que j'étais au clavecin. Il se faisait parce qu'il avait besoin de se recueillir ; il se taisait, mais il admirait en silence. Je m'explique à cette heure l'expression de son noble visage ; il s'étonnait, il s'indignait tout bas que l'auteur d'un pareil morceau fût obscur, et réduit à donner des leçons pour vivre. — Sans doute, répliqua Édith, mais

occidentale, sympathies qui étaient à peine avouées timidement, et dont l'expression trahissait le désir de ménager l'une et l'autre des parties belligérantes. Il s'agit maintenant de recueillir les fruits de la victoire; il s'agit notamment d'assurer et de maintenir les conditions qui garantissent la liberté du Danube et qui, en sauvegardant un intérêt exclusivement allemand, témoignent de la modération et du désintéressement des puissances alliées; aussi, plus de controverse, plus d'opposition à la politique occidentale: il faut s'unir à celle-ci, il faut marcher avec l'Autriche, et si les négociations n'aboutissent pas, il faut en venir à l'action: tel est le langage que tient aujourd'hui la presse allemande, et, en vérité, on ne peut que l'en féliciter, en regrettant seulement qu'elle n'ait pas apporté plus de promptitude à juger la situation.

» Les inquiétudes de la guerre, venant à disparaître, feront naturellement place aux préoccupations plus profitables des intérêts moraux et matériels de la Bavière. Ainsi, relativement aux chemins de fer, on s'appliquera sans doute à établir entre les villes hanséatiques et la Bavière des voies de communication plus directes que celles qui existent aujourd'hui. La *Gazette d'Augstbourg* a traité cette question et a fait ressortir les avantages d'un tracé qui, allant de Göttingue à Eisenach, passerait par Heiligenstadt, Dingelstedt, Mühlhausen et Langensalza, et viendrait se relier au chemin de la Werra.

» Les nouvelles de paix ont exercé leur influence sur le prix des céréales, et il y a eu baisse aux derniers marchés de Munich. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

« Vienne, 3 février 1856. — En signant le protocole constatant l'acceptation par la Russie des propositions autrichiennes, le prince Gortschakoff a demandé que la Prusse fût invitée à prendre part aux conférences. Le comte Buol a appuyé cette demande, mais M. de Bourqueney et lord Seymour ont demandé à en référer à leurs gouvernements.

» La *Correspondance autrichienne* prétend que les représentants de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de la Porte-Ottomane et de l'Autriche ont signé un protocole donnant aux propositions transmises à la Russie par l'Autriche, la force et le caractère des préliminaires de paix et posant la base d'un armistice.

» Il sera donné connaissance des faits à la Diète germanique, dans une communication qui aura lieu jeudi prochain. La participation de l'Allemagne est espérée.

» La signature définitive des préliminaires de paix aura lieu à Paris. »

« Copenhague, 3 février. — S. M. le Roi a refusé d'accueillir la résolution prise par la Diète du Holstein de mettre en accusation le ministre de ce duché, M. Scheel. »

« Berlin, mardi 5 février. — Les négociations se poursuivent à Francfort, entre MM. de Rechberg et de Bismarck, sur l'attitude de la Diète.

» Les Etats de l'Allemagne centrale réclament la représentation de l'Allemagne aux conférences. Les petits Etats de la Confédération s'unissent avec la Prusse, contre l'adoption des propositions de l'Autriche et des puissances occidentales. »

« Berlin, mardi 5 février. — M. de Beust a quitté Berlin hier matin; on ne sait rien encore du résultat de sa mission.

» On dit, du reste, que les Puissances occidentales ne se montrent pas favorables à la représentation de la Diète aux conférences de Paris. »

« Londres, mardi 5 février. — Le *Morning-Post* annonce qu'il a reçu la nouvelle officielle relative à la complète destruction des docks de Sébastopol. Tous ont sauté par l'explosion.

« Hambourg, mardi 5 février. — On mande de Stockholm, à la date du 29 janvier, que le chambellan de cabinet du Roi, M. de Bjoonstjerne, est parti hier pour Londres afin de remettre au prince Albert le grand cordon de l'ordre des Séraphins. »

Marseille, lundi 4 février. — « L'*Indus* apporte des nouvelles de Constantinople du 24 février.

» Les conférences relatives aux Rayas sont terminées et le travail préparatoire sera communiqué aux puissances intéressées. Les conférences concernant les Principautés seront reprises prochainement.

» L'ambassadeur de Sardaigne devait partir sous peu de jours. Le *Journal de Constantinople* dit qu'il est rappelé par son gouvernement pour assister à des conseils importants. Il est remplacé par un chargé d'affaires.

» Le télégraphe sous marin de Crimée sera difficile à réparer, mais en ce moment cette réparation a été reconnue impossible. » — Havas.

« Marseille, mardi 5 février. — L'*Euphrate* apporte des nouvelles de Constantinople du 28 janvier.

» Les lettres de Crimée disent que les troupes ont accueilli d'abord avec incrédulité la nouvelle de l'acceptation, par la Russie, des propositions autrichiennes, nouvelle qui a été donnée par le général Codrington.

» La *Presse d'Orient* raconte que quelque temps avant le maréchal Pélissier avait été averti que les Russes se proposaient d'attaquer la division avancée dans la vallée de Baïdar, qu'ils espéraient surprendre; pour s'opposer à ce projet, huit divisions alliées furent mises sous les armes pendant toute la nuit.

» Le général Bazaine remplace le général Levaillant dans le commandement du 2^e corps.

» Le cheick Jolam en a appelé des résolutions prises en faveur des chrétiens.

» M. Alphonse de Rothschild a été reçu en audience particulière par le Sultan; il doit, dit-on, se rendre à Jérusalem.

» Le 21 janvier, plusieurs magasins ont brûlé à Kamiesch. Le commerce décline sur cette place, maintenant encombrée de marchandises.

» En Grèce, les blés sont en baisse. » — Havas.

EXTÉRIEUR.

ANGLETERRE. — Londres, mardi 5 février.

« A la Chambre des lords, les lords Ellenborough et Derby demandent que les pièces relatives à la chute de Kars soient déposées sur le bureau de la chambre.

» Le *Globe* annonce qu'un warrant royal, qui établit un nouvel ordre de mérite militaire et qui a été

signé par Sa Majesté, sera sous peu présenté au parlement. » — Havas.

ESPAGNE. — Madrid, lundi 4 février.

« Bien qu'il n'y ait pas eu de cours officiels aujourd'hui, lundi-gras, il s'est fait, en dehors de la Bourse, beaucoup d'affaires. Les fonds publics étaient très-fermes et montraient une tendance prononcée à la hausse.

» Le gouvernement résoudra la question de la vente des biens nationaux dans les provinces basques, conformément à la loi sur le désamortissement. » — Havas.

FAITS DIVERS.

Une amélioration va être très-prochainement introduite dans le service des postes sur le chemin de fer d'Orléans. On sait que jusqu'ici il n'existait de bureaux ambulants que la nuit, aux deux convois-poste qui partent de Paris, le soir, à huit heures et huit heures et demie, se dirigeant, l'un sur Nantes et Bordeaux, l'autre sur le Centre. A partir du 15 février prochain, des bureaux ambulants seront introduits dans les différents trains qui partent de Paris le matin et desservent la ligne d'Orléans. Ainsi, le train omnibus partant de Paris à sept heures du matin possèdera un ambulant qui desservira toutes les stations de Paris à Tours. L'express, qui part de Paris à huit heures dix minutes, et celui de neuf heures quarante minutes, contiendront également des bureaux ambulants qui offriront aux villes situées sur le réseau une précieuse rapidité de correspondance. — Havas.

— Nous avons annoncé déjà le naufrage du *Saint-Denis*, en destination du Havre. Mais nous n'avions pas encore reçu de détails sur ce terrible sinistre. Le *New-York-Herald* du 19 janvier nous apprend que le navire *Naples*, arrivé de Livourne à New-York le 16, a ramené à son bord une partie de l'équipage du *Saint-Denis*, qui a sombré le 6, par 38 degrés de latitude et 72 de longitude.

Le *Saint-Denis*, chargé de farine et de grain pour le Havre, avait été expédié le 1^{er} de ce mois; il n'avait toutefois quitté la baie inférieure que le 4; le lendemain il était surpris par une violente tempête du nord-est et désemparé presque aussitôt, malgré les efforts du capitaine et de son équipage. La tempête augmenta de violence pendant la soirée et on s'aperçut vers minuit qu'une voie d'eau s'était déclarée dans la cabine et remplissait l'entrepont. Tout le monde fut mis aux pompes, mais l'eau gagnait toujours et on dut abandonner ce travail.

Le capitaine Follansbec donna alors l'ordre d'abattre les mâts pour alléger le navire; on coupa d'abord le mât de mizaine qui, dans sa chute, enleva l'embarcation qui se trouvait à la poupe; le grand mât fut abattu à son tour, et pour comble de malheur il entraîna la chaloupe de sauvetage. Il ne restait plus qu'une seule embarcation à bord, les vagues déferlaient avec fureur sur le pont et la perte du *Saint-Denis* était inévitable.

On s'occupait donc de réparer la seule chaloupe qui restait à bord et qui avait tellement souffert par la chute de l'un des mâts, qu'on la considérait comme ne pouvant être d'aucun usage.

Toutefois le lieutenant, le troisième officier et neuf matelots se décidèrent à y chercher leur salut, après

au moment de se retirer, il a demandé une copie de l'air tyrolien que j'avais chanté.

Spiegel, témoin muet de ce petit débat domestique, les écoutait en souriant.

— Enfants, leur dit-il, rien jusqu'ici n'avait pu troubler la concorde et l'union de votre ménage; il était réservé à la richesse d'éveiller en vous la jalousie et la vanité, car, prenez-y garde, depuis quelques instants la jalousie et la vanité rôdent autour de votre cœur. Es-tu fou, mon ami? pourquoi la voix de notre Édith n'aurait-elle pas attendri jusqu'au fond de l'âme le comte Sigismond et réveillé en lui quelque cher souvenir? Et vous, Édith, pourquoi voulez-vous qu'il ait entendu sans admiration la sonate qui nous a tant de fois charmés? pourquoi en l'écoutant n'aurait-il pas deviné le génie de notre cher Muller? Vous avez été de moitié dans l'attendrissement, soyez de moitié dans la récompense, et qu'il vous soit doux de penser que chacun de vous doit à l'autre la richesse que le ciel vous envoie.

A ces mots, Édith se suspendit au cou de Franz.

— Spiegel a raison, dit-elle, c'est la sonate qui nous a enrichis. — Non, dit Muller en pressant sa femme sur son cœur, non, c'est la mélodie que tu chanta; c'est le charme de ta voix, mon Édith. — C'est l'air tyrolien, c'est votre voix, c'est ta sonate, s'écria Spiegel en riant; croyez bien aussi; ajouta-t-il avec gravité, croyez que le tableau de votre vie honnête et laborieuse, la grâce

et la beauté de vos enfants, le spectacle de vos douces joies ont été pour quelque chose dans l'attendrissement de votre hôte, dans la générosité de votre bienfaiteur. — Eh bien! dit Muller à Spiegel, es-tu revenu de tes préventions contre ce voyageur oisif? nous gronderas-tu encore pour avoir accueilli ce visiteur indiscret? Reconnaissais-tu maintenant que tes appréhensions étaient folles, et que tu t'alarmais à tort? — J'avais tort et raison tout à la fois, répliqua tristement Spiegel. J'avais tort, puisque le comte Sigismond devait combler vos vœux les plus chers; j'avais raison, cher Franz, chère Édith, puisqu'il devait nous séparer. — Nous séparer! pourquoi? s'écrièrent en même temps Édith et Muller étonnés. — Ne venez-vous pas avec nous? dit la jeune femme d'une voix tremblante. — Qu'est-ce que cela signifie? demanda Muller d'un ton brusque. — Tenez, mes amis, leur dit-il, je me connais. J'ai vécu heureux près de vous au sein de la médiocrité; je vous aime, vous le savez; je vous aime d'une affection vive et profonde. Franz, je suis ton frère; Édith, vous êtes ma sœur. Vos enfants sont ma joie. J'étais seul, vous m'avez créé une famille. Je vous aime, je n'aime que vous, et pourtant je ne vous suivrai pas. — Allez, reprit Édith, vous ne nous aimez pas; nous avons-vous jamais aimés? — Voilà bien les amis! s'écria Muller; ils pardonnent moins volontiers à notre prospérité qu'à notre mauvaise fortune. Le bonheur, mieux que l'adversité, est le creuset des

affections humaines. — Est-ce à moi que vous parlez ainsi? répliqua Spiegel d'un ton de doux reproche; ma vie tout entière est là pour vous répondre. Ingrats, je vous défie de douter de mon cœur. Je vous l'ai dit, je me connais; vous aussi, vous me connaissez. Je me plais à croire que là-bas rien ne vous manquera; Dieu me garde de vouloir assombrir la perspective de votre félicité! Quant à moi, je fais les relations nouvelles, j'ai peur des visages nouveaux. — Qu'entends-tu par là? répliqua vertement Muller; veux-tu parler de la famille du comte Sigismond d'Hildesheim? Une famille charmante, la lettre du notaire et le testament du comte en font foi. Tu serais bien à plaindre, n'est-ce pas? de vivre sous le même toit que le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels? Ce ne sont pas, à ton avis, gens assez comme il faut ni d'assez haute volée? — Je ne dis pas cela. — D'ailleurs, qui t'obligerait à les voir? Là-bas, comme ici, ne serais-tu pas maître chez toi? — Que veux-tu? mon ami, reprit tranquillement Spiegel. La vie de château n'est pas mon fait. Vivez selon vos goûts et laissez-moi vivre à ma guise. Nous n'en serons pas moins amis; je réponds à la fois de mon cœur et du vôtre.

Vainement Édith et Muller redoublèrent leurs instances; vainement ils revinrent à la charge le lendemain et les jours suivants. Spiegel demeura sourd à toutes les prières et persista dans sa résolution. Franz avait pris

avoir engagé le capitaine à les accompagner; ils quittèrent le navire le 6 à midi et demi et le virent quinze minutes après s'abîmer dans les flots. Les survivants restèrent pendant vingt-neuf heures ballotés au gré des flots, n'ayant pour se nourrir qu'un peu de biscuit trempé d'eau de mer.

Le nombre des victimes de ce terrible naufrage est de trente-quatre : trois passagers de cabine, M. Fréd. Weiss, sa dame et M. G. Bratenahl; dix passagers d'entrepont, George Baker Fish, Jacob Keinholdt, Paul Ludwid, Jamon, son femme, sa mère et son enfant, Philip Ludwig, John Graef, Gustave Scellembecker; enfin, le capitaine Follansbec, le second lieutenant et dix-neuf employés et hommes d'équipage.

M. Weiss se rendait au Havre pour y être l'agent de la compagnie du chemin de fer de l'Erie et s'était marié l'avant-veille de son embarquement.

— Trois jeunes gens de la commune de Cozes, arrondissement de Saintes, avaient pris part aux opérations du tirage au sort, et, satisfaits sans doute des chances que le hasard leur avait réservées, ils partirent pour aller visiter leurs camarades, admis dans le même contingent.

Ils s'étaient armés de fusils pour rendre leur joie plus bruyante, l'orsque l'un d'eux, François Duron, arrivé au village de Pontée, voulut faire partir l'arme dont il était porteur. Il l'éleva à la hauteur de son front; mais le fusil, vieux et rongé de rouille, créva sous l'effort de la poudre; un éclat de fer, lancé violemment, brisa le crâne du malheureux Duron, qui tomba mort sous les yeux de ses amis.

(Charente-Inférieure.)

— On lit dans le *Journal du Loiret* du 31 janvier : « Un bûcheron travaillait avant-hier dans le bois de Noras, sans penser à mal, lorsque tout à coup un bruit se fait entendre. Il lève la tête et que voit-il ? Un cerf dix-cors, qui, haletant et couvert de sueur, franchit un large fossé et vient droit à lui. Notre homme, qui ne s'attendait guère à rencontrer pareil gibier, n'avait d'arme que sa serpe. N'importe, il se campe solidement sur ses jarrets, prend sa visée, et, au moment où le cerf arrive, d'un coup de son instrument vigoureusement asséné, il lui coupe une jambe. L'animal bondit, veut continuer sa course, mais élopé et vaincu par la douleur il tombe sur le sol où il est bientôt achevé par le bûcheron.

» Nous serions curieux de savoir quelle figure ont faite les chasseurs émérites qui depuis deux jours, dit-on, courraient ce cerf, l'orsqu'ils ont appris comment la noble bête avait succombé sous le tranchant d'une serpe vulgaire. »

— La *Revue de l'Ouest* cite comme exemple de longévité six frères du nom de Tardy, habitant Saint-Hilaire-la-Palud, dont l'aîné a 88 ans et le plus jeune 80; ensemble, 498 ans.

« On voit, ajoute ce journal, que l'air des marais de la Sèvre n'est pas malsain. Nous avons l'exemple de plusieurs sauvages hottiers de la Sèvre qui ont vécu près d'un siècle, n'ayant pour unique habitation que leur bateau. »

DERNIERES NOUVELLES.

« Dans la séance de la Chambre des Communes, du 5 février, M. Dunne a demandé si l'armistice

avait été convenu et s'il devait s'étendre aux opérations sur mer et en Asie.

» Lord Palmerston a déclaré que l'arrangement convenu entre la France était que les préliminaires de paix seraient négociés et signés préalablement, et que l'armistice suivrait. Les préliminaires ne sont pas encore signés; jusqu'à ce qu'ils le soient, la question de l'armistice ne peut pas être agitée. — Havas.

Les nouvelles de Constantinople, du 28 janvier, disent que les Anglais envoient en Asie leur légion allemande ainsi que d'autres troupes.

» L'église arménienne catholique s'est écroulée le 27 janvier. A l'exception de 30 personnes tuées ou blessées, la plupart des assistants ont pu se sauver. — Havas.

Madrid, mardi 5 février. — « Les membres du conseil d'amirauté ont été destitués. » — Havas.

CHRONIQUE LOCALE.

En annonçant dernièrement la fin des fêtes de charité, nous avons compté sans l'infatigable zèle de l'Ecole de cavalerie; elle n'avait pas dit son dernier mot en faveur des pauvres; il restait devant elle deux jours que l'usage a consacrés au plaisir; il lui fallait les mettre à profit en poursuivant son œuvre de bienfaisance. De là la cavalcade de mardi.

L'affluence innombrable des spectateurs a dit combien était sympathique ce nouvel acte de générosité et de dévouement: les témoignages approbateurs n'ont pas fait défaut.

A une heure et demie, le cortège à cheval est entré, musique en tête, dans la cour d'honneur de l'Ecole. Le balcon qui la domine était garni d'un très-grand nombre de dames en riches et brillantes toilettes.

Au signal donné par un héraut d'armes, les cavaliers, par une heureuse innovation de M. le capitaine Guérin, et sous son commandement, se mettent sur deux rangs, et exécutent, avec un ensemble, un goût et une précision admirables, un magnifique quadrille équestre. Il était beau de voir ces nombreux costumes variés, se mêlant, se croisant, par diverses figures cadencées.

Ce quadrille n'était pas terminé, que, tout à coup on entendit une décharge de mousqueterie: c'était un détachement de bédouins qui faisait, dans le Chardonnet, une charge à la manière africaine. Bientôt ils revinrent se ranger en face de la grille, et ouvrirent la marche. La musique venait après eux, et exécutait par intervalle des airs populaires.

Le cortège longea la rue Beaurepaire. Tout le monde admirait ces costumes si riches, si variés, ces pourpoints, ces manteaux de velours vert, violet, cramoisi, brodés d'or et d'argent, ces hermines et ces satins blancs. On riait aux éclats à la vue de ces personnages, à la mise, à la tournure excentriques, et nous avons vu certaines vieilles tout près d'arrêter le Bohémien, pour qu'il tire les cartes, — celles qui formaient son juste-au-corps.

La marche était fermée par le char qui portait *dame de charité*. Chacun lui jetait son obole, et la bonne dame, vêtue de blanc, dominant toute la

bout du doigt, il feuilleta la partition, la parcourut d'un œil distrait, avec un sourire de dédain, et il se disposait à la jeter au feu, quand Spiegel, par un mouvement rapide, le retint et l'en empêcha.

— Qu'allais-tu faire, malheureux! s'écria-t-il en s'emparant de la symphonie; c'est l'œuvre de ta jeunesse, c'est le chant printanier de nos belles années. Quelque imparfaites que soient ces mélodies, sais-tu si tu retrouveras jamais la grâce et la fraîcheur de l'inspiration qui te les a dictées? — Bah! répondit Muller, ce n'est qu'une ébauche, un essai; maintenant que j'ai la richesse, c'est-à-dire le loisir et la liberté, je dois à la mémoire du comte Sigismond, je me dois à moi-même de donner toute ma mesure en débutant par un coup de maître. — Cette ambition est louable, reprit Spiegel; pourtant sachons respecter les œuvres de notre jeunesse. C'est là que nous mettons ce qu'il y a de meilleur en nous, c'est là que nous effeuillons la virginité de notre âme. Vois-tu, Muller, il y a deux choses qu'il ne faut jamais outrager, de quelques défauts que l'une soit entachée, de quelques douleurs que l'autre nous ait abreuvés: l'une est notre première œuvre, et l'autre notre premier amour. Tu écriras des partitions plus savantes; mais l'inexpérience et la naïveté ont un charme que l'art ne saurait effacer. Laisse-moi cette symphonie, puisque tu ne veux pas l'emporter; j'en rédirai souvent les morceaux pour égayer ma solitude.

fête, répondait à la faveur publique en bénissant et ceux qui donnaient et ceux qui recevaient.

Nous oublions cependant un autre petit char portant des artistes et des saltimbanques qui excitaient l'hilarité publique.

Pendant le trajet, des jeunes gens, diversement costumés parcouraient les rues, et, avec une bienveillance, une courtoisie, et un zèle au-dessus de tout éloge, s'arrêtaient sous toutes les fenêtres, et se faisaient *mendiants*; à leur demande instante chacun s'empressait de répondre, et déposait dans leur escarcelle la pièce d'argent destinée au soulagement des pauvres. — C'était la seule récompense qu'ils ambitionnaient.

PAUL GODET.

On nous dit que la quête a été de 1,133 francs. — Ainsi, les diverses fêtes données par l'Ecole, en faveur des pauvres, auront produit près de 4,000 fr.

MÉTÉOROLOGIE.

Des observations météorologiques faites à Saumur, pendant le mois de janvier 1856, font connaître que le maximum de température s'est fait remarqué le 24, le thermomètre centigrade étant monté à 13 degrés 5 dixièmes au-dessus de zéro; le plus grand froid s'est fait sentir le 14, le thermomètre étant descendu à 3 degrés 3 dixièmes au-dessous de zéro, c'est-à-dire au-dessous du point où la glace commence à fondre; la température moyenne du mois est + 6 degrés 579.

Le baromètre a atteint son maximum d'élévation le 13, étant monté à 769 millimètres 7 dixièmes; son plus grand abaissement, qui est 728 millimètres, a été observé le 7, et sa hauteur moyenne est 748 millimètres 85.

L'aspect du ciel, observé trois fois par jour, a été clair 13 fois, nuageux 35 et couvert 45; total 93.

Pendant le mois, il n'y a eu que 3 jours de beau temps; et un de très-beau temps; il y a eu 16 jours de pluie qui ont donné 84 millimètres 3 dixièmes d'eau ou 84 litres 3 décilitres par chaque mètre carré de la surface du sol.

Le vent, observé deux fois par jour, a été nord 1 fois, nord-nord-est 1, nord-est 6, est-nord-est 2, est 4, est-sud-est 7, sud-est 3, sud-sud-est 4, sud 6, sud-ouest 13, ouest-sud-ouest 6, ouest 8, ouest-nord-ouest 1, et nord-ouest 1; total 62.

Vent moyen 8, vent fort 4, neige 3, gelée blanche 3, brouillard 1, verglas 1.

Les eaux de la Loire marquaient à l'étiage du Pout-Cessart 2 mètres 4 centimètres le 8 janvier; 3 m. 4 c., le 10; 3 m. 22 c., le 11; 3 m. 12 c., le 15; 2 m. 96 c., le 18; 3 m. 28 c., le 23; 3 m. 66 c., le 15; 4 m. 96 c., le 27, vers midi; 4 m. 84 c., le 28, et 4 m. 62 c. le 30.

Saumur, le 3 février 1856.

LOUIS RAIMBAULT, vétérinaire.

BOURSE DU 5 FÉVRIER.

5 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 72 20.

4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 96 25.

BOURSE DU 6 FÉVRIER.

5 p. 0/0 hausse 20 cent. — Fermé à 72 40.

4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 96 50.

congé de ses élèves en leur annonçant officiellement l'héritage qui lui était échu. Les revenus d'Hildesheim ne montaient pas à cent mille florins, comme l'avaient dit les journaux de Munich, mais à quarante mille, ce qui représentait encore une assez jolie somme. Le domaine était franc d'hypothèques; point de dettes à la succession. Après avoir rempli les formalités exigées par la loi, Muller s'occupa, sans plus tarder, des préparatifs de son départ. Pour suffire à tout, il venait de contracter un petit emprunt à un taux passablement usuraire; mais les héritiers n'y regardent pas de si près, et il s'agissait pour Muller, pour Édith, de faire bonne figure en arrivant à Hildesheim. Les plus riches magasins de la ville furent mis à contribution. Bien qu'il eût désormais des terres et un château, Franz, de concert avec Édith, avait résolu de garder son appartement et se réservait d'acheter plus tard la maison pour l'offrir à Spiegel.

— Puisque tu es décidé à ne pas nous suivre, lui dit-il, c'est nous qui reviendrons te retrouver. Dans neuf mois, nous serons réunis ici, sous ce toit où nous avons passé tant de bonnes, tant d'heureuses journées. Peut-être alors, quand nous repartirons, consentiras-tu à venir avec nous.

La veille du jour fixé pour le départ, comme il était occupé, en présence de Spiegel, à brûler les papiers qu'il ne voulait pas emporter, l'unique symphonie qu'il eût trouvée le temps d'écrire lui tomba sous la main. Du

Le lendemain, au soleil levant, une chaise de poste attelée de quatre chevaux entra dans la cour. Les enfants étaient déjà sur pied, battant des mains, sautant de joie à l'idée d'aller en voiture. Spiegel les prit dans ses bras, les couvrit de baisers, et sentit une larme rouler sous sa paupière, en songeant que la maison qu'ils remplissaient de leur gazouillement serait désormais comme une cage vide. Ce fut le seul mouvement de faiblesse qu'il laissa voir au moment des adieux. Sans être dépourvu de sensibilité, Spiegel était un de ces hommes qui ne se montrent jamais plus froids que lorsqu'ils sont profondément émus. Chez lui, tout se passait à l'intérieur; le fond du lac pouvait être agité sans qu'une ride parût à la surface. Il redoutait par-dessus tout les scènes d'attendrissement. Après avoir embrassé cordialement Franz et Édith, les voyant près de fondre en larmes, il les poussa dans la chaise, ferma brusquement la portière, donna le signal du départ et alla s'enfermer dans son atelier. Quelques jours avant de se mettre en route, Muller avait écrit à l'intendant d'Hildesheim pour lui annoncer son arrivée et lui donner ses instructions; il voulait une réception modeste et défendait qu'on se mit en frais.

(La suite au prochain numéro.)

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e BEAUREPAIRE, avoué
à Saumur.

Demande en séparation de biens.

D'un exploit du ministère de Dixmier, huissier à Saumur, en date du cinq février mil huit cent cinquante-six, enregistré,

Il appert: que dame Marie Minquier, épouse de M. Joseph Retiveau, ancien blattier, demeurant ensemble à Bron, commune du Coudray-Macouard, la dite dame admise au bénéfice de l'assistance judiciaire par décision du vingt-sept janvier mil huit cent cinquante-six, a formé, contre son mari, sa demande en séparation de biens, et qu'elle a constitué pour occuper sur cette demande, M^e Beaurepaire, avoué à Saumur.

Dressé à Saumur, le six février mil huit cent cinquante-six,

BEAUREPAIRE,
(92) Avoué-licencié.

A VENDRE

La MAISON de feu M. FARDEAU,
Située à Saumur, Grand Rue,

Consistant en salon de compagnie, salle à manger, cuisine, office, chambres à coucher, grenier, servitudes, cour et petit jardin, joignant au nord la maison de M. Daveau-Ecot.

S'adresser à M. GUENOIS, caissier de la Caisse d'épargne, et à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (68)

A LOUER

Présentement

MAISON, occupée par M. Delouche, place Saint-Michel, vue sur le Quai. S'adresser à M. CHUDEAU père. (40)

A CÉDER

A des conditions très-avantageuses,

Un MAGASIN DE LIBRAIRIE, Papeterie et Cabinet de Lecture, bien achalandé, ayant une bonne et nombreuse clientèle, situé dans un chef-lieu d'arrondissement du département de Maine-et-Loire.

S'adresser à M^e CHEDEAU, avoué à Saumur. (411)

Chez MM. MORIN et MAILLET, successeurs de M. Besson-Morin.

COLLE-POISSON LIQUIDE
Pour la clarification des Vins blancs.
Un franc 50 le litre.

A LOUER PRÉSENTEMENT MAISON,

64, Rue du Portail-Louis.

S'adresser à M^{me} Veuve LINACIER, rue Bodin, ou à M. LINACIER.

AVIS AUX DARTREUX

La belle découverte faite par M. Dumont, phⁿ à Cambrai, dans sa Pommade anti-dartreuse, a été reconnue bonne par l'Académie impériale de médecine, et son travail sur cet objet déposé honorablement dans les archives de cette illustre assemblée, le 4 janvier 1853.

Ce précieux Cold-Cream guérit d'une manière certaine toutes les DARTRES, TEIGNES, ULCÈRES, DÉMANGEAISONS, ETC. — *Prix du Pot: 3 fr. 50 c.* (Exiger le cachet DUMONT.) Dépôt: à Saumur, pharmacie de M. Damicourt, place de la Bilange; à Angers, ph^{ie} Ménière. (59)

SEMOULE ET CHOCOLAT DE M. MOURIÈS

Au moyen de ces nouveaux produits alimentaires qui contiennent le principe nutritif **LES ENFANTS** sont préservés des accidents causés par la dentition, des os, des difformités de la taille, du rachitisme, et en général des vices de constitution provenant d'un tempérament lymphatique.

L'emploi de la Semoule et du Chocolat de M. Mouriès, est recommandé aux femmes enceintes, aux nourrices pendant l'allaitement et aux enfants pendant toute la période de leur croissance.

L'Académie de Médecine a voté des remerciements à M. Mouriès, et l'Institut de France lui a décerné une médaille d'encouragement, au concours des prix Montyon de 1855, pour cette découverte qui a une si heureuse influence sur la diminution des maladies et de la mortalité des enfants. — Une instruction est jointe à chaque article. — Dépôt à Paris, rue Saint-Honoré, 154; à Angers, Clot aîné, marchand de comestibles; Beaufort, Moussu, ph.; Doué-la-Fontaine, PELTIER, ph.; Saumur, BUIÈRE, ph.; Cholet, BONTEMPS jeune, ph. (23)

GRAND CHOIX DE DESSINS A BRODER

Rue de la Tonnelle, maison Comte.

Les Dames trouveront à cette adresse un grand choix de DESSINS A BRODER, du genre le plus nouveau. (54)

Rue de la Chouetterie, ancienne demeure de M. D'AURE fils.

A. BOUSSETON,

ARTISTE PEINTRE ET PHOTOGRAPHE,

1^{re} Médaille de

PHOTOGRAPHIE.

Récompense à l'Exposition universelle de 1855,

Breveté s. g. d. g. pour les photographies à l'huile.

PRIX DES PORTRAITS:

Noirs, 10, 15 et 20 fr.; — Peints à l'huile, 30, 35 et 40 fr.

Reproductions de tableaux à l'huile, d'objets d'art, etc. — Reproductions à l'huile, réduites ou augmentées, de Daguerrotypes anciens et modernes, faits avant ou après décès.

Salon de photographie. — Entrée libre de 9 heures à 4 heures.

ON OPÈRE PAR TOUS LES TEMPS.

NOTA. — M. Bousseton assure à l'avance, qu'aucun portrait ne sortira de ses ateliers qu'à l'entière satisfaction de ses clients.

LEÇONS AUX AMATEURS.

COSMÉTIQUES A LA GLYCÉRINE

Approuvés par la Société d'encouragement.

Médaille d'argent, Exposition 1854 (Rennes).

Glycérine aromatisée de Bruère-périn. *Cosmétique par excellence.* Ses propriétés assouplissantes et lénitives font disparaître toutes les affections légères de la peau, telles que rougeurs, boutons, efflorescences, démangeaisons, etc.

Vinaigre de Bruère-périn. *aromatique et dulcifié.* Il remplace avec avantage toutes les préparations analogues, surtout pour la toilette des dames, en raison de la Glycérine qu'il contient.

Savon de Bruère-périn. *à la Glycérine.* Il pénètre et assouplit la peau, très-utile aux pianistes, dont il facilite le mouvement des doigts.

Pâte de Bruère-périn. *à la Glycérine.* Elle préserve les mains des gerçures et des crevasses, et convient aux personnes dont la peau est délicate.

Poudre de Fernandez. s'emploie comme la pâte d'amande, le rapport constate qu'elle lui est préférable.

ODONTINE ET ÉLIXIR ODONTALGIQUE.

Ces dentifrices sont adoptés par les hommes de l'art pour blanchir les dents sans jamais les altérer et pour fortifier les gencives. Le savant académicien, qui en est l'auteur et auquel la médecine est redevable de plusieurs découvertes très-importantes, a consigné, dans l'instruction qui accompagne chaque boîte et chaque flacon, les données scientifiques d'après lesquelles il les a composés, et la cause de leur supériorité sur la plupart des dentifrices connus.

Dépôt à Paris, rue Saint-Honoré, 154; à Angers, chez M. PELÉ, parfumeur; à Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, coiffeur-parfumeur; à Segré, M. GÉRARD, libraire. (13)

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

MONITEUR DES CONNAISSANCES UTILES ET PRATIQUES,

Journal mensuel. — Prix: 4 fr. par an FRANCO. — Troisième année.

Le *Moniteur des Connaissances utiles* peut tenir lieu de Journaux d'Agriculture, d'Horticulture, d'Economie domestique, de Médecine, d'Hygiène, de Photographie, de Sciences et d'Arts.

APERÇU DE QUELQUES-UNS DES ARTICLES PUBLIÉS EN 1854.

Académie des Sciences. — Traité sur les Abeilles, par Debeaumont. — Par où doit commencer le Cultivateur, par J. Bujault. — Travaux de la Société centrale d'Agriculture, par Payen, de l'Institut. — Alcools de Betteraves. — Arbres dirigés en espaliers. — Greffe en fente; Moyen de rajeunir les vieux Arbres fruitiers; la Greffe en couronne; Onguent pour les Coupes des Arbres. — Arbres à fruits. — Traité des Baux à ferme, par le comte de Saint-Marsault. — Bière économique. — Bière à froid. — Bière de ménage. — Bière salubre. — Bois, coloration et conservation. — Boisson de Barruel. — Boisson de la Beauce. — Boisson de Sorgho. — Boisson algérienne. — Boisson de Cassonade et d'Orge. — Boisson fermentée. — Boisson de Malaga. — Boisson rafraîchissante. — Boisson se rapprochant du Cidre. — Boisson se rapprochant de la Bière. — Boisson de Seigle, d'Orge et d'Avoine. — Boisson à un sou. — Calendrier mensuel du Cultivateur et de l'Irrigateur et de l'Horticulteur. — Traité sur les Champignons de couche. — Cidres. — Electricité dans les Arts, par Dumas, de l'Institut. — Encre inoxydable. — Fromages anglais. — Lune rousse, par François Arago. — Médecine domestique. — Melons, nouvelle culture sous cloches, sur buttes et sur couches, système Loysel. — Merveilles de la Science moderne. — Moyettes, par Payen, de l'Institut. — Pain économique, par Payen, de l'Institut. — Photographie. — Piquette de Pommes et de Poires. — Piquette de Vin. — Pisciculture. — Substances alimentaires. — Rapport de la Commission de la Maladie de la Vigne, adressé à M. le Ministre de l'Agriculture par V^{or} Rendu, inspecteur de l'Agriculture. — Vin d'Aromate. — Vin pur de Betteraves. — Vin de Bouleau. — Vin de Caramel. — Vin de Cerises. — Vin de Coings. — Vins

factices pendant l'hiver. — Vin de Fruiton. — Vin de Gingembre. — Vin de Mûres. — Vin d'Orge. — Vin de pommes de terre. — Vin de Prunes. — Vin de Réglisse. — Vin de Sucre brut. — Vin de Sureau. — Vin acide. — Vin malade. — Traité sur les Vins. — Vinaigre, etc.

APERÇU DE QUELQUES-UNS DES ARTICLES PUBLIÉS EN 1855.

Agriculture: Moyen de reconnaître la falsification des engrais. — Manière d'élever les Volailles. — Ensemencement d'un Champ en Sarrasin et en Colza. — Quelle est la meilleure race bovine? — Moyen facile d'apprendre à distinguer diverses espèces de terrains. — Alcool de Betterave. — Vaches laitières. — Acclimatation d'Animaux. — Législation usuelle. — Fabrication du Fromage. — Vers à soie. — Mémoire sur la Conservation des Bois, par Boucherie. — Horticulture: Planches d'Asperges qui durent trente ans. — Voulez-vous que tout l'été votre Jardin soit couvert de Fleurs? semez ceci. — Emploi de la Colle forte comme engrais et pour l'arrosage des Plantes. — Destruction des Fourmis noires et des insectes nuisibles à l'Horticulture. — Arts et procédés pour conserver pendant l'hiver, en pleine terre, les plantes de serre tempérée. — Manuel d'Horticulture des Dames. — Pour avoir des Fleurs dans les appartements pendant l'hiver. — Liste des meilleurs Arbres fruitiers à cultiver en espaliers. — Apiculture. — Pisciculture. — Art d'élever les Sangsues. — Substances alimentaires: la Panification à bon marché. — Hygiène. — Boissons économiques. — Liqueurs. — Bière. — Vinaigre. — Vin. — Recettes de Famille. — Médecine des Familles. — Médecine vétérinaire. — Inventions. — Industrie métallurgique. — Photographie. — Académie des Sciences. — Exposition universelle. — Teinturerie. — Mélanges, etc.

Le *MONITEUR DES CONNAISSANCES UTILES* continuera, pendant l'année 1856, la publication du *Traité complet d'industrie manufacturière*, qui expose les procédés en usage pour préparer les objets nécessaires à la nourriture, au logement, à l'habillement, au bien-être de l'homme, d'après les découvertes de FRÉMY, FRANCOEUR, PAYEN, PELOUZE, etc., et des articles sur l'Agriculture, l'Horticulture, les Recettes utiles, les Inventions, etc., etc. — Nous pouvons dire que pas une idée utile ne se produira en France et à l'Etranger sans qu'elle ne soit aussitôt signalée aux lecteurs de notre journal.

Le prix de l'Abonnement pour l'année 1856 est de 4 fr. Comme il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires des années 1854 et 1855, elles se vendent ensemble ou séparément 5 fr. l'année.

On s'abonne, à dater du 1^{er} janvier 1856, en envoyant à l'adresse de M. FAVRE, directeur, un mandat de 4 fr. par la poste, au Bureau, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 8, Paris.

Vu pour légalisation de la signature ci-contre.

En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné,